

CHRISTOPHE PETCHANATZ

Terres brûlées

En bas, sous l'entrelacs des ferrailles rouillées, la ville. Minutieux enfoncements. J'ai peur de tomber (c'est dérisoire, se retenir d'une main, trébucher, poser ses pieds n'importe où, les yeux larmoyants à cause d'), je vais probablement — tomber. Si je plisse les yeux. On s'installerait sur une corniche, comme de gros oiseaux maladroits et frileux, on écouterait bourdonner l'édifice. Je ne sais pas pourquoi tu es montée ici, avec ta prétendue mélancolie, tes gestes désordonnés, ton absence de désir. Nous tâchons de nous faire oublier, nous nous tassons un peu plus. La lame est trop lourde, trop fruste, on peut s'y promener — prudemment, certes — et se pencher avec curiosité (que distinguer dans ce remous ?); on peut y cheminer des heures avant de s'inquiéter. Tout est parfaitement calme. Des à-coups de lumière.

Ils indiquent des directions. J'ai eu du mal à atteindre la dernière marche. Le palier. Ici, au soleil, je continue de vivre. Des gens passent qui nous regardent, compatissants et ennuyés. Il y a comme une maladie de la pierre, une mousse très fine, auréolée de vert-de-gris. Cela forme des motifs qui s'étendent, se rejoignent. Quand on racle cela, la pierre est dessous rongée, cariée. Nous sirotions un thé très parfumé — terrasse inondée de lumière. Nous sourions beaucoup, on nous photographie. Table et chaises sont bancales; je porte des sandalettes qui me blessent les pieds.

— *Ce jeune homme, on l'emmène ?* (Ceux qui l'entourent sont trop sympathiques. Il est petit, contracté, menton aigu, bouche serrée.) La foule, derrière, s'agglutine. Ce sont des visages surtout. Pour la plupart dubitatifs, ou moroses. J'ai remarqué les grandes fenêtres condamnées, murées, et plus loin les grues, les engins. La brique des bâtisses. Ce jeune homme, on l'emmène : un autre a pris son manteau, le soupèse, tâte les poches. Gogue-nard. Déjà les doutes s'immiscent, une inquiétude, des remords; déjà, envisageant le pire, il se prépare, répond et objecte, argumente d'une voix de fausset. Pour l'heure on ne lui a rien demandé; ses bégaiements le rendent plus suspect et sa fiébrilité, l'empressement qu'il a, croyant nous plaire, commencent à nous exaspérer. Tout se passera comme il le souhaite.

Alors ils sont nombreux, et contents de se voir. Embrassades, congratulations. Au loin, les avions sur la piste; le reflet huileux (têtes s'arrachant des épaules, s'élançant vers le ciel). Mais, sans avoir l'air d'y toucher, des marchés sont conclus, des alliances scellées, avec les mots les plus ordinaires, une indulgence...

Les taxis en maraude — et puis j'ai vu la foule (jusqu'alors dispersée) se presser, grimacer, et brusquement ils sont devant nous, tout près; l'après-midi est à peine entamée, le ciel est vaste, bou-leversant. Le vent soulève et fait rouler des sacs en plastique. On aimerait que cela ne cesse jamais.

L'horizon, pénible. La mer, lisse, lasse, molle. Cargo ! Peu vraisemblable. Trop loin, trop immobile, *déplacé*. Un couple harassé — ils avancent penchés en avant, comme luttant contre la tempête —, caricatures. J'ai demandé qu'on me porte plus loin, je ne supportais plus. Alors ils m'ont installé sur une civière et, les pieds dans l'eau, m'ont conduit sans rechigner. Ils sont beaux, pensai-je, harmonieux, musclés. Je ne comprends pas leur sollicitude, leur empressement, leur douceur.

Dans le cratère déchiqueté, ils grouillent, ils cliquettent. Il y a fort à faire. Je me demande s'il pleut. Elles grimpent sur les rochers coupants; ça ne les affecte pas — gourmées. Quoi qu'il puisse advenir.

J'en ai vu, des dizaines, des grappes ! On se demande ce qu'ils font là, comme s'il n'y avait rien d'autre... Leur avidité, c'est la crainte de manquer, un jour, de passer à côté. Faute de discernement, ils happent tout, tâchent de se rassasier. Mais cela manque de consistance et laisse dans la bouche un goût de cendre. Le piétinement s'accroît : on se prend à espérer qu'une bousculade en précipitera quelques-uns dans le vide.

Elles sont odieuses... (Exotisme de pacotille, manières, froideur étudiée...) Les autres, juchés tout autour, indistincts, modestes (grise, la forêt avance, elle avance assez vite, ils ne s'en rendent pas compte, c'est inconcevable; sont-ils aveugles à ce point ?), amicaux.

À cette heure-là (blanche, une boule de feu roule et se tord dans le ciel), la seule chose qu'on puisse faire c'est s'éloigner les uns des autres, se recueillir, sentir la brûlure fine du sable sous les pieds, accepter un moment cette lumière, la façon chagrine dont se plissent les dunes, je suis là, je ne suis pas là, quelqu'un d'autre aura tracé pour moi un chemin de petits cailloux ronds. J'ai déposé par terre le contenu de mes poches, je l'ai examiné; j'avais envie de piétiner certaines choses. S'éloigner les uns des autres, effrayés par les ressemblances. Il y a des collines, avec un peu de vie; un vieillard et une outre de vin, quelques chèvres. Je ne veux pas aller là-bas, je ne veux pas les inquiéter — à quoi bon ? Ici je m'incline, je scrute. J'ai des éblouissements.

On aurait pu imaginer une existence cachée, souterraine, très (trop) colorée. Une vie sous la vie, affreuse. C'est difficile, ici, de se représenter le *luxe* d'une vie sous la vie. Le luxe, le gaspillage. Boursouflures. Quand je ne sais même plus distinguer ce qui est bon de ce qui est mauvais. Les murs sont parsemés d'éclats, le sol est jonché de débris mais il m'est impossible d'y voir mieux. Une impression de vitesse. L'unique meuble ici est un haut guéridon, très étroit, dont l'équilibre paraît précaire. Il me semble que sa chute me serait fatale, à cause d'implications que je devine, confusément, écrasantes. Je regarde ce guéridon et je tremble. Parfois une porte claque : ils sont soudain nombreux à envahir la pièce, hurlant, gesticulant, congestionnés. Il y a cette déformation de leurs traits (on croirait leur visage en caoutchouc), ce paroxysme (et j'en viens à douter des plus élémentaires notions;

je me penche, je regarde le couloir, l'échelle métallique, les mégots). Ils étaient là, la pièce résonne encore de leur brouhaha. Je me relève, m'époussette, comme s'il allait venir quelqu'un. Je tends la main, je n'arrive jamais à *toucher* du premier coup ce que je désire atteindre, même en clignant les yeux. Je me demande ce qui les rend si gais.

Et ça ne me rassure pas.

Ils ont des gestes gracieux pour bien montrer comme ils sont à l'aise. Leur rire, qui a commencé comme une quinte de toux, leur rire s'élargit, les défigure brutalement, découvre toutes les dents, et les gencives; leur rire s'agrandit encore et j'ai peur que la peau se déchire (je me cache les yeux).

Leurs gestes, répétés à l'envi, commencent à m'inquiéter (ils me regardent maintenant avec une espèce d'implorante avidité).

Toujours le même tournoiement (colchiques d'automne, les fleurs roses, la route des virages, avec des griffures profondes dans l'asphalte), myriades. Avec des allumettes et de la colle ils bâtissent. Cette façon de tresser les trajectoires, de se laisser hisser, bien satisfait, de ployer l'échine sous le compliment. Le torrent, la cascade, aiguilles innombrables. L'épaisseur du fer, sa franchise, son arrière-goût.

Charpentes inclinées, gauchies. Les rivets vont céder, les soudures. Ce sont des masques, des emblèmes, visages comme des couperets. Il y a dans le ciel des germes, des défauts, des concrétions. Et derrière, derrière, la marque pâle, l'empreinte. La vitesse, pureté minérale, immobilité, s'enivrer de tant d'espace, de gloire — ce ne peut être qu'*inaboutissement*, perte de mémoire, sommeil et rêves perturbés, par la chaleur, par la perspective de tant de tracas. Ces petits riens dont plus tard on rira : il y a dans le ciel des faiblesses, un manque de conviction qui justifie tous les excès.

L'équilibre : une somme de petits équilibres disjoints. Je ne pense à rien : je suis absorbé dans une dérisoire contemplation...

Le monde à cette époque s'empilait. Suavement. Sous le calendrier, une image pieuse. Guirlandes, frises, arabesques. Le visage insupportablement obtus, comme lisse, de cette fillette assise par terre près d'un gros baigneur en plastique brillant qui semble la considérer avec étonnement. Il est très tôt et ils sont déjà prêts. Ils regrettent de s'être levés trop en avance, considèrent les heures vacantes comme une vexation supplémentaire. Ils font du rangement, vérifient si l'on n'a rien oublié, récapitulent, comptent sur leurs doigts, regardent encore si le gaz est bien fermé. Ouvrir et fermer les tiroirs, commencer à se chamailler. Dans cet ensemble disparate, lorsque deux choses sont appariées, elles soulignent l'écœurante vulgarité du lieu.

Le monde à cette époque, indigent. Ustensiles disproportionnés. Que cache ce rideau ? Que cèle cette caisse ? Reste-t-il un peu d'eau dans la cruche ? La pourriture envahit tout, insidieusement, élégamment, oserait-on dire — elle se substitue aux êtres, aux choses. Des ébréchures, des accrocs, qui étaient peut-être là *avant*, criants. Le verni, les croûtes, les bribes que l'on trouve, en grattant, dans les rainures du parquet, résister à l'envie de porter cela à sa bouche, maugréer, s'asseoir dans l'escalier et rester dans le noir quand la lumière s'éteint, s'endormir à moitié, abolir. Le bruit, dehors, est une moire grise, doucement abrasive; nos poumons s'emplissent de coton, de poussière; cela procure une sorte de satisfaction : respirer devient délicat, mesquin; le souffle est sédiment.

Le pire c'était cette glissade, hors-soi, et se trouver confié «aux bons soins» de ces gens. Leur bonté routinière. Ce jour-là fut particulièrement pénible. Irrésolu je traînais, observais les objets alignés sur l'étagère au-dessus du radiateur. La connivence des objets, leur charabia. Ciseaux, savon, teinture d'iode, la femme couchée nue, dépossédée, dans l'alcôve, ses grosses cuisses tavelées aux larges hématomes, le bric-à-brac (et je ne puis m'en dépêtrer car cela me fascine), la toile cirée fixée par des punaises, les draps en paquet — elle me regarde, elle se tient le ventre, elle me regarde, elle me fait signe d'approcher. Je n'ose pas, je fais mine de ne pas comprendre; elle insiste, cela me contrarie, je recule, je lui tourne le dos. Les autres sont restés assis près de la porte, tête baissée, comme accablés. Pour sortir il faudrait leur demander de reculer leurs chaises, il faudrait leur parler, trouver

des mots, émettre des sons intelligibles. Ils me répugnent, tout préoccupés qu'ils sont de leur bonté, de leur dévouement. *C'est pour ton bien*, me dira-t-on plus tard, justifiant ainsi les plus odieuses humiliations, et je ne pourrai que me taire, être reconnaissant, compréhensif. Plus tard, je reviendrai pour les tuer.

(Le pire, c'est le bruit du marteau sur les pointes. Lorsque, après avoir traversé aveuglément les chairs, la tige atteint la poutre, s'y fixe, c'est une sorte de soulagement, de paix : le son est clair, rassurant, de plus en plus proche).

Il se penche sur le nouveau-né, lui pince les paupières, les narines et la bouche. Encore un de sauvé.

Alors il s'enfuit à bicyclette par la campagne doucement vallonnée.

De là-haut, lui dit-il, on voit toute la ville. Et s'y précipiter, chaque fois trébucher, basculer lentement par-dessus le garde-fou, sans crier, sans essayer de se retenir... Ce serait *naturel*.

— Planches clouées en travers des fenêtres, passage des amoureux; ils rient, cela nous glace. Ce n'est pas l'imagination qui nous manque — plutôt la volonté de ne pas y céder.

De nouveau sur la terrasse, à rêvasser. *Faites-voir ce que vous écrivez ?* Je cherche ma pitance; je n'aime pas sa cautèle.

Les corps se tordent sur le ciment, ils se tordent, se mêlent.

— Désirez-vous vraiment que nous pleurions encore ?

— Va-t-en, cache-toi; c'est pis que de la honte que tu devrais éprouver !

— Pourtant, naguère...

Mais au fond du jardin, la cabane, les échelles et les vitres cassées, un tas d'ardoises émiettées, des bottes en caoutchouc. Vous aimeriez la vérité; vous aimeriez mieux.

Mais au fond du jardin c'est soudain cette clameur, rien, une bourrasque, rictus, effondrement sans fin — pas un frémissement, et pas le moindre *indice*.

Christophe Petchanatz